

LA

# RENAISSANCE

## JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS	ADMINISTRATION	RÉDACTION	ANNONCES
Un An. . . . . 10 fr. Six Mois. . . . . 5 » ENVOI FRANCO PAR LA POSTE Etranger. . . . . Port en sus	Tout ce qui concerne l'Administration Abonnements, Articles d'argent Doit être adressé à M. A. ALRICY Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5	Adresser les communications A M. COSTE-LABAUME, Directeur Cours Lafayette, 5, Lyon LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS	Fermier général : V. FOURNIER Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ Rue Confort, n° 14 LYON

### FRANC-PARLER

Loyola est en émoi. Les projets de loi Ferry sur l'instruction ont produit dans la secte cléricale l'effet d'un bâton enfoncé dans une fourmière. Tous nos ultramontains s'agitent, se remuent, se bousculent, au lieu d'un trouble indescriptible. Nous comprenons cet effarement. Les formes proposées à la Chambre sont, en effet, un coup droit difficile à parer, les Jésuites notamment se sentent frappés dans leurs œuvres vives. Nous ne parlons pas seulement du retour à l'Etat de la collation des grades, c'était là un minimum prévu d'avance, nos adversaires auraient tort de se plaindre de cette réforme anodine qui laisse encore à la loi de l'enseignement public, des prérogatives et des licences que ne supporta jamais aucune monarchie. De ce côté, les cléricaux sont mieux traités que sous la Restauration et sous l'Empire. Le dévot Charles X était plus jaloux de ses droits de l'Etat vis-à-vis de l'Eglise, que nos jacobins et nos radicaux. Mais, le coup le plus dur, la blessure la plus grave, se trouvent d'abord dans la réorganisation du Conseil supérieur de l'instruction publique : où nous ne verrons plus les évêques Freppel, Cave-ri et autres, battre en brèche les intérêts de l'Université; Ensuite et surtout dans cet article terrible : « Le droit d'enseigner est interdit aux congrégations non reconnues par l'Etat ! » Ici, frappons nous la poitrine, mes chers frères, — les Jésuites ont été tués ! ou tout au moins si les Révérends ne sont pas encore morts, ils sont du moins gravement malades. Certes, nous n'ignorons pas que les

disciples du divin Loyola ont la vie dure, qu'ils ont mille tours dans leur bissac, que chassés par la porte, ils rentrent au besoin par la fenêtre. Il n'est pas moins vrai que cette petite disposition de trois lignes sera excessivement gênante pour les bons Pères qui dirigent l'éducation d'une partie de la jeunesse française dans la voie du Syllabus et de l'Infaillibilité.

On aura beau, en effet, prendre des prête-noms, faire continuer le commerce de l'enseignement cléricale par des hommes de paille, substituer des Jésuites en robes courtes aux Jésuites en robes longues, — ces derniers auront perdu la plus forte partie de leur prestige, ils auront perdu notamment cette arme commode de la confession des mamans et des sœurs, et la grâce efficace de ces conversations de parloirs, où l'on voyait tant de dames bien pensantes recevoir, d'un air confit, la manne des bons conseils du gracieux père Machin ou de l'onctueux père Chose.

Comment se résigner à tant de persécutions, comment résister à tant d'iniquités ?

Ah ! la colère est grande, et la douleur profonde ! Les tirades indignées succèdent aux apostrophes furieuses, les grandes phrases aux gros mots.

C'est la tyrannie, la proscription, la terreur, le triomphe de l'impunité. La France sans Jésuites est un pays perdu !

Crions moins et parlons mieux. Les deux réformes principales de l'enseignement sont excellentes de fond et de forme et répondent aux vœux de l'opinion publique, aussi bien qu'à la volonté du pays.

En éliminant du conseil supérieur de l'instruction publique des prélats qui n'usaient de leur influence que pour mettre l'Université française sous les pieds de l'Université romaine, le ministère accomplit un acte de justice, de prudence et de préservation indispensables.

L'ennemi était dans la place, on l'en fait sortir ; rien de mieux !

Le contraire serait plus que de la faiblesse, ce serait de la bêtise, et nos adversaires seraient les premiers à rire à nos dépens.

En interdisant l'enseignement aux congrégations non autorisées, le gouvernement et les Chambres ne font que mettre en pratique cet axiome de toutes les sociétés organisées : *Sub lege libertas*.

La liberté soumise aux lois. — Et quelles lois, s'il vous plaît, à propos des Jésuites ?

Des lois républicaines, des lois radicales, des lois démagogiques ?

Non, non, des lois monarchiques, des lois édictées sous le règne des souverains français, qui consentaient bien à être les fils aînés de l'Eglise, mais qui ne voulaient pas en être les domestiques.

Ne l'oublions pas, crions-le bien haut à tous les enragés de la monarchie : Ce que nous faisons contre les Jésuites, c'est ce que vous avez fait vous-mêmes. Que dis-je ! Nous sommes plus indulgents, plus tolérants, plus doux.

Il suffirait aujourd'hui d'un commissaire de police armé d'une loi de la Restauration, pour faire plier bagage immédiatement à tous les Révérends Pères.

Nous n'allons pas si loin, nous nous contentons de les arrêter dans la campagne de propagande qu'ils ont entreprise contre la France libérale, par l'éducation de la jeunesse.

Nous nous contentons de leur dire : Vous n'existez que par tolérance, que par bienveillance ; tâchez alors de rester tranquilles et de ne pas jeter le trouble, la division et la discorde dans la maison où vous n'êtes que des intrus.

Par conséquent, assez de jérémiades, assez de criailleries et de malédictions comiques. Les projets de loi sur l'instruction publique ne constituent ni une tyrannie, ni une proscription, ni une atteinte à la liberté.

L'Etat veut reprendre ses droits mé-

connus, ses intérêts compromis ; la France veut reprendre possession de ses enfants, avant qu'on en fasse de petits Mortaras.

JACQUES BARBIER.

### UNE CLASSE INTERESSANTE

Il a été beaucoup question, cette semaine, de la « classe intéressante » des fonctionnaires. Elle a fait les frais de plusieurs séances consécutives, très-animées, au Sénat. Les pères conscrits de la République ont voté en sa faveur la création d'une caisse de prévoyance.

On n'a pas ménagé l'eau bénite à ces modestes ouvriers de la machine gouvernementale, dont le labeur ingrat est récompensé, le plus souvent, par de ridicules salaires. Les orateurs qui ont plaidé leur cause ont même affecté de recourir à l'usage du mouchoir, d'une manière inusitée, pour mieux témoigner de l'estime et de l'admiration qu'ils éprouvaient à leur égard. Le Sénat attendri a ratifié, en l'amendant, un projet de loi qui doit avoir pour effet d'adoucir à leur profit le malheur des années.

Nous doutons fort que MM. les fonctionnaires soient sensibles à ce luxe de congratulations et aux bienfaits de la caisse de prévoyance. Une caisse subventionnée par l'Etat, qui doit recevoir leurs économies et en capitaliser les intérêts pour les convertir en titres de rente « lorsque la bise sera venue, » est une tire-lire mise entre les mains de soldats qui n'ont pas même de quoi se procurer une pitance confortable.

Des économies, des placements de la part des fonctionnaires !... — Mais ces braves gens ont donc des traitements rémunérateurs qui les mettent au-dessus du besoin et leur permettent de rivaliser de toilette avec les commis de nouveautés et les valets de bonnes familles ?

Il est de notoriété publique que les fonctionnaires et employés des services civils sont en général appointés suivant un chiffre dérisoire. Pour quelques chefs privilégiés qui jouissent de grasses prébendes, il y a des milliers de subalternes qui sont obligés de se serrer le ventre et de porter indéfiniment le même habit.

Comment veut-on que ces représentants de la misère endimanchée deviennent des clients de la caisse de prévoyance ? Donnez-leur d'abord les moyens d'avoir du superflu ! Ce serait plus humain et plus logique.

Arlequin. — Mais non, nous causions simplement.

Colombine. — Et de quoi, s'il vous plaît ?

Cassandre. — Mon Dieu, de la pluie et du beau temps...

Pierrot. — Du phylloxera...

Arlequin. — De la maladie des pommes de terre...

Colombine. — Tous ces sujets sont fort intéressants, sans doute, seulement moi j'aurais à vous parler d'autre chose...

Arlequin. — Attention, Pierrot, voilà le moment.

Cassandre. — Et que voulais-tu nous dire, ma charmante ?

Colombine. — Je voulais vous dire que vous êtes tous des sacripants !

Arlequin. — Sacripants, — le mot est dur, — voyons réponds-tu Pierrot ?

Pierrot. — Attends un moment que j'avale ma salive.

Colombine. — Je voulais vous dire que j'ai en main les preuves que vous m'avez indignement trahie, trompée, exploitée...

Cassandre. — Oh ! oh ! comme elle y va ! Est-ce que tu ne répliques rien Arlequin ?

### FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

### ARLEQUIN & GASCON

SCÈNE DE LA VIE COURANTE

Pierrot. — Capé dé Diou, sandiou, mordiou, on dé Diou...

Arlequin. — Quelle enfilade de jurons, ami Pierrot ! Voilà une colère qui se porte bien.

Pierrot. — Ce n'est pas une colère, c'est une peur, une rage, une épilepsie.... Est-ce que par hasard tu ne partagerais pas mon emportement ?

Arlequin. — Comment donc ! je suis aussi tranquille que toi, Pierrot, et si je le manifeste moins tranquillement, crois bien qu'au fond la violence de mon dépit ne le cède en rien à ta rage.

Pierrot. — A la bonne heure ! Et toi papa Cassandre ?

Cassandre. — Moi, je suis tellement hors des

gonds, que sans ma famille, je serais capable de faire un malheur !

Arlequin. — Le fait est que c'est une honte...

Pierrot. — Une ignominie !

Cassandre. — Une scélérateuse !

Arlequin. — Vouloir nous traduire en jugement, nous les plus honnêtes pantins du monde !

Pierrot. — Et dire que le coup viendrait de Colombine, de cette maudite coquette, pour qui nous avons tout sacrifié !

Cassandre. — Quand je pense que dernièrement, encore, je me suis fait friser ma perruque en son honneur.

Pierrot. — Et moi, qui ai manqué un mariage superbe pour lui faire plaisir.

Arlequin. — Et moi qui me suis épuisé en grimaces, en gambades et en pirouettes, dans le but unique de lui procurer quelques distractions.

Cassandre. — Voilà le prix de notre dévouement : la menace d'un procès.

Pierrot. — Oui, mais que Colombine essaye, mordioux ! Elle en verra de belles.

Arlequin. — Je me charge de lui dire son fait à cette gueuse.

Cassandre. — Non, Arlequin, laisse-moi ce

soin, et je te promets ventre-saint-gris que les oreilles de la coquine sonneront.

Pierrot. — Plaisantez-vous camarades ? A moi l'honneur de remettre Colombine à sa place. Ah ! elle veut nous accuser, ah ! elle prétend nous reprocher ci et ça, — tranquillisez-vous, je suis là pour lui river son clou.

Arlequin. — Non, non, Pierrot, je réclame ce plaisir. J'entends dire une bonne fois à Colombine tout ce que j'ai sur le cœur.

Cassandre. — Et moi sur l'estomac.

Pierrot. — Et moi sur le dos.

Arlequin. — Je lui prouverai qu'elle s'est conduite vis-à-vis de nous comme une coureuse de rues.

Pierrot. — Je lui démontrerai qu'elle n'est qu'une intrigante effrontée.

Cassandre. — Je dirai à cette pendarde : Oses-tu bien drôlesse...

Arlequin. — Doucement, la voilà !

Pierrot. — Tenons-nous bien et du cœur au ventre !

Cassandre. — Comptez sur moi !

Colombine. — Savez-vous que vous faites bien du tapage, par là ?

La caisse de prévoyance n'est pas que la caisse de retraite, assurera une vieillesse supportable à la classe intéressante des fonctionnaires. Ce sont encore les favoris de l'administration, les « j'ouisseurs » de gros émoluments qui en tireront le meilleur profit.

Nous ne méconnaissons pas que l'armée des fonctionnaires est une armée de parasites qui s'attablent à un budget, et que l'Etat ne peut leur donner l'existence, sans songer simultanément que la classe non moins intéressante des contribuables mérite des ménagements.

Mais pour quoi cette phalange innombrable de budgétivores ! Est-ce que les cadres ne sont pas trop vastes ? Est-ce que les sujets recrutés pour le fonctionnement régulier des services sont tous d'une nécessité absolue ? N'y a-t-il pas des emplois en grand nombre qui n'ont été créés que pour caser commodément des candidats munis de protections ? Ne serait-il pas possible d'améliorer les traitements, en réduisant les vacances et en augmentant les heures de travail, qui très souvent constituent une tâche minime ?

M. Ronjat, sénateur de l'Isère, a distribué à ce sujet une poignée de vérités, dont il faudra tôt ou tard tenir compte.

Il y a trop, trop, beaucoup trop de fonctionnaires.

On fait bien de mettre à leur portée une caisse de prévoyance. On ferait beaucoup mieux de les faire rentrer dans le sort commun de tous les citoyens, en rétribuant largement leurs services.

Le fonctionnaire n'est intéressant, que parce que l'Etat le tient dans une situation précaire. Qu'il fasse cesser cette situation, et qu'il ne la pallie point par des expédients d'une efficacité assez problématique !

## LES FLÉTRIS

Les flétris ne sont pas contents.

C'est assez naturel. Il n'est pas de bon bourgeois, qui ne maudisse ses juges pendant 24 heures, à la suite d'un procès perdu.

Suivant l'usage et le propre de la faiblesse humaine, les auteurs de la coupable entreprise du 16 mai en appellent au Président de la République et à la conscience nationale de l'ordre du jour, par lequel la Chambre des députés leur a imprimé au front un cachet de déshonneur.

En réalité, les matamores de l'ordre moral ne sont pas très-fâchés de l'issue de l'enquête parlementaire, qui a mis à découvert leurs actes et leurs desseins criminels. Depuis longtemps ils avaient perdu l'appétit et le sommeil, tant l'épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes leur causait des transes terribles. Celui-ci en avait pris la jaunisse. Celui-là en avait mis toutes ses valeurs en sureté, et s'était ménagé un déguisement pour passer la frontière. Il n'y aura pas de mise en accusation : Ciel ! quel poids de moins sur la poitrine !

La sentence prononcée par la Chambre, est d'ailleurs si bénigne ! Un ordre du jour infamant ne tire pas à conséquence. Est-ce que les évêques perdent de leur considération et de leur mérite auprès des fidèles, lorsque le conseil d'Etat les frappe d'une condamnation d'abus ? Est-ce que les bonapartistes ont baissé le front et perdu leur accès dans la bonne société, parce qu'une délibération unanime de l'Assem-

*Arlequin.* — Mais... je... sans doute, sapristi, j'ai une crampe d'estomac qui me coupe la parole.

*Colombine.* — Je sais aujourd'hui, mes maîtres, que vous ne vous êtes introduits dans ma maison que pour tout bousculer et tout bouleverser.

*Pierrot.* — A toi Cassandre ! ne laisse pas passer de semblables accusations sans protester.

*Cassandre.* — Aie ! je viens de me mordre la langue d'une telle façon qu'il m'est impossible d'articuler une syllabe.

*Colombine.* — Oui, vous êtes tous des drôles qui voulez boire mon vin, manger mes gâteaux, gaspiller ma bourse.

*Arlequin.* — Sacrebleu, Pierrot, parle donc, tu nous l'avais promis !

*Pierrot.* — J'ai avalé ma salive de travers, un seul mot et j'étouffe ! Vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas ?

*Colombine.* — Si je n'écoutais que ma colère, je devrais tous vous faire passer en correctionnelle, comme vous le méritez !

*Cassandre.* — Brrr ! en correctionnelle. Arlequin défends-nous un peu !

blée de Bordeaux les a rendus responsables du démembrement de la patrie ? Au contraire, les uns et les autres portent très fièrement leurs insignes de flétrissure.

Les ministres des 17 mai et 23 novembre sont dans les mêmes dispositions d'esprit. Ils se moquent d'une sentence qui passe à côté de la prison et de l'amende. Le beau Paris, le courageux Paris, — lorsqu'il s'est senti à l'abri de tout rendement de comptes — ne s'est pas gêné pour crier tout haut dans les couloirs de la Chambre : « Ah ! merci, quel beau titre de recommandation nous avons désormais auprès de nos électeurs et de nos amis ! »

Mais il faut sauver les apparences, devant le pays et devant l'Europe, et, tout joyeux qu'ils sont de leur bill d'impunité, les flétris du 13 mars protestent contre le vote de la proposition Rameau.

— On nous a condamnés sans nous entendre !

— La Chambre a excédé ses pouvoirs !  
— La Constitution est violée ! . . .

Tout ce tapage n'est fait que pour jeter de la poudre aux yeux des naïfs, et ne mérite pas de détourner un instant l'attention du gouvernement de ses occupations sérieuses.

La Chambre n'a pas prononcé de jugements à huis-clos. Quand M. Brisson, M. Floquet, M. Madier-Montjau, sont montés successivement à la tribune pour signaler les méfaits des conspirateurs de l'ordre moral et réclamer leur mise en accusation, il était loisible à M. de Fourtou, à M. le baron Reille de repousser les imputations dont ils étaient l'objet, eux et leurs collègues, de proclamer bien haut leur innocence et leur patriotisme. Par une sorte de supplication silencieuse, ils ont imploré le pardon magnanime des Gauches. Tous leurs amis ont gardé la même attitude réservée, et contre les conclusions du rapport de la Commission d'enquête, et contre la proposition Rameau. Que viennent-ils nous parler de jugement illégal, inique, après leur effacement piteux et complet dans les débats qui ont précédé le vote dont ils se plaignent ?

La Chambre n'a pas non plus excédé ses pouvoirs. Elle n'a commis aucun empiètement sur les attributions judiciaires. Elle a expliqué son passage à l'ordre du jour comme elle le fait dans tous les cas de délibération solennelle. Les annales parlementaires fourmillent en résolutions de ce genre : « La Chambre — peu satisfaite des explications du ministère, — regrettant la légèreté de MM. les ministres, — témoignant sa désapprobation des actes arbitraires du gouvernement, — etc., etc., — passe à l'ordre du jour. » De quel droit aurait-on voulu empêcher la majorité républicaine, sortie du scrutin du 14 octobre, de manifester son mépris, son dégoût pour les ministres audacieux qui ont foulé aux pieds les lois et les libertés publiques, et ont conduit le pays à la veille d'une guerre civile ?

Il n'y a pas eu de jugement prononcé par la Chambre. Elle n'a fait que rendre une ordonnance de non-lieu. Tant pis pour

*Arlequin.* — Non, j'ai peur de l'irriter davantage. Elle serait capable d'un mauvais coup !

*Colombine.* — Mais, comme vous ne valez pas la corde pour vous pendre...

*Pierrot.* — Ah ! cette fois c'est trop fort, si tu ne réponds rien Cassandre...

*Cassandre.* — Quand je vous dis que je me suis mordu la...

*Colombine.* — Je m'épargnerai les frais d'une exécution et je me contenterai de faire afficher sur les quatre murs de ma maison : « Arlequin, Cassandre et Pierrot sont trois coquins. »

*Arlequin.* — Coquins ! A par exemple, je ne permettrai jamais...

*Colombine.* — Vous dites ?

*Arlequin.* — Mais, vas donc Pierrot, toi qui criais si fort tout à l'heure !

*Pierrot.* — Plus de voix du tout, pas l'ombre de voix !

*Arlequin.* — Le lâche !

*Pierrot.* — On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que d'avaler sa... et toi, Arlequin, où sont tes beaux discours ?

*Arlequin.* — Je voudrais vous voir avec une

les chevaliers politiques qui en bénéficient, si les considérants de cette ordonnance ne les laissent pas tout-à-fait blancs comme neige !

Il est des situations pénibles, qui commandent aux gens de cœur et d'honneur un mutisme de résignation et de convenance.

Nos ordres-moraux n'ont pas même l'instinct de cette pudeur. Au lieu d'aller dévorer dans une sombre retraite l'humiliation de leurs attentats dévoilés, ils crient à la proscription et se livrent à des remontrances effrontées.

La République fera bien d'avoir l'œil ouvert sur les entrepreneurs incorrigibles de discordes civiles.

Nous regrettons que les flétris du 13 mars n'aient pas été placés au moins sous la surveillance de la haute police.

## COLONISONS

Nos députés ont discuté, il y a quelques jours, un projet sur la marine marchande. Nous devons dire, par parenthèse, que la discussion n'a pas été brillante ; les orateurs se sont succédé à la tribune sans qu'il ait été proposé un seul remède pratique au mal que tous ont constaté ; presque tous les articles ont été renvoyés à la commission, et les intéressés, qui depuis si longtemps prennent patience, patienteront encore quelque temps.

Nous avons suivi ces débats avec attention, et il nous a semblé qu'une des causes principales de la décadence de notre marine marchande a été laissée dans l'ombre : nous ne sommes pas un peuple colonisateur.

Les hommes pratiques peuvent hausser les épaules, et dire que nous rabâchons : rabâchage, c'est possible, mais la vérité, pour être répétée, n'en est pas moins la vérité.

Nous sommes casaniers ; nous nous agitions beaucoup, mais sur place. On est si bien chez nous ! On est trop bien : on s'assoupit. Cependant les autres peuples se développent, accroissent au loin leur puissance, et nous, tout fiers de notre ancienne prospérité, nous jouissons de nos restes, et serons un jour très-étonnés de notre faiblesse et de notre isolement.

Interrogez un de nos marins : demandez-lui qui il rencontre dans les ports de la Chine, du Japon, de l'Inde, dans l'Amérique du Sud, dans l'Afrique. Ici des Allemands, là des Américains, là des Espagnols, des Italiens, partout des Anglais, des Français presque point. Notre influence est nulle ; notre administration coloniale est tellement routinière qu'elle décourage nos nationaux, au lieu de les aider ; le peu de maisons de commerce que nous ayons réussi à établir au loin, ne sont pas, sauf quelques rares exceptions, des plus puissantes, et si nous avons des importations ou des exportations à faire, c'est aux Anglais ou aux Allemands qu'il faut nous adresser.

Cependant, que fait ici notre bourgeoisie ? Les jeunes gens cherchent une place dans l'Administration, se font avocats, ou bien, s'ils sont nés d'un père commerçant ou industriel, ils sont confinés par lui, dès l'âge de vingt ans, dans la boutique des aïeux, en attendant qu'ils recueillent sa succession.

La statistique du mouvement de la population française, en 1877, signale une diminution dans le nombre des naissances. Nous sommes certains que c'est dans la population bourgeoise que cette réduction doit être surtout sensible. Observez les ménages qui vous entourent : la plupart ont un ou deux enfants, trois au plus ; ils s'arrêtent là. En effet que voulez-vous qu'ils en fassent ? Les pères n'ont pas le courage de faire de leurs

crampe d'estomac. Il n'y a rien de si mauvais pour l'éloquence.

*Cassandre.* — Excepté quand on se mord...

*Colombine.* — Bonsoir camarades, je vais faire coller votre écriteau.

*Cassandre.* — Elle est partie ! Ah ! la misérable !

*Arlequin.* — La gueuse !

*Pierrot.* — La carogne ! Qu'elle ose revenir maintenant que j'ai le gosier libre.

*Arlequin.* — Et que ma crampe est passée.

*Cassandre.* — Et que ma langue est guérie !

*Pierrot.* — Allons-nous rester, mes amis, sous le coup de ces insolences et de cette flétrissure ?

*Arlequin.* — Non, mille fois non !

*Cassandre.* — Plutôt mourir !

*Arlequin.* — Il faut rédiger une protestation indignée que nous porterons...

*Pierrot.* — Qui la portera ?

*Arlequin.* — Mais toi, Pierrot, parbleu.

*Pierrot.* — Merci, je ne fais pas les courses.

*Arlequin.* — Alors, Cassandre.

*Cassandre.* — Cet honneur me touche, mais mon grand âge me défend les exercices violents.

filles des hommes ; il vaut tout autant n'en pas avoir. Les Anglais n'en sont pas embarrassés, eux. Qu'ils en aient dix, douze, n'importe ! Le monde est là pour les nourrir, ils iront en Asie, en Océanie, en Afrique, lutteront, ils porteront au loin le nom de la mère-patrie, mais aussi partout où ils seront la mère-patrie les soutiendra.

Faisons de même en France ; colonisons ! Que les jeunes gens, au lieu de faire tous les soirs le tour des Folies-Bergère, aillent faire le tour du monde. Les places manquent ici, embarquez-vous. Que vos pères vous aident et vous soutiennent ; que chacun y mette du sien, et, quand nos familles bourgeoises n'hésiteront plus à envoyer leurs héritiers chercher fortune aux quatre coins du globe, le commerce se développera, l'influence de la France s'augmentera, et vous me direz alors si notre marine marchande sera la dernière à en profiter.

## FEUILLES VOLANTES

M. Berger quitte la préfecture du Rhône pour le Conseil d'Etat.

Son départ est salué, cela se comprend par une bordée d'injures des journaux réactionnaires auxquels il avait le malheur de déplaire.

Nous ne connaissons M. Berger ni de près ni de loin, ayant peu de goût pour les anti-chambres et les demandes d'audience. Mais les invectives auxquelles il est en butte suffisent à démontrer que M. Berger fut un républicain sincère ayant à cœur de ne pas trahir le gouvernement qu'il servait.

Son administration n'était peut-être pas parfaite, ses actes ont pu manquer parfois de netteté, de décision ou d'adresse, mais en somme voilà un préfet qui quitte Lyon sans laisser derrière lui de violences, d'abus, de proscriptions, de spoliations et de manœuvres policières, — à l'instar de ses prédécesseurs de l'ordre moral.

Il n'a pas même songé à faire l'ombre d'un procès aux journaux qui l'invectivaient, alors qu'un Ducros les eût étranglés net.

Tout cela vaut bien un coup de chapeau et un adieu sympathique.

— 0 —

L'insubmersible Laroche-Joubert est revenu sur l'eau.

On l'a vu se débattre au milieu des sourires railleurs de tous ses collègues, de droite et de gauche, pour faire arriver à bon port son projet de loi sur l'accroissement des naissances.

Le père Gigogne s'est montré fort vexé de ce que la commission, chargée d'examiner son projet de loi, n'avait pas pris au sérieux son échelle des paternités. Il a été plus mécontent encore de ce que la Chambre l'écoutait avec des dispositions joyeuses.

Pauvre père Gigogne ! Il a vu couler bas sa merveilleuse invention !

Mais son malheur n'est pas au comble. Ses bonnes intentions restent ; sa popularité surnage. Il y a longtemps que le ridicule ne tue plus en France !

— 0 —

Le vote de flétrissure a eu un ricochet inattendu.

Le général Berthaud, le ministre le moins compromis de l'association Broglie, Fourtou et Cie, celui-là même qui par son attitude réservée n'avait pour ainsi dire encouru aucune part dans l'irritation du pays, s'est senti atteint publiquement dans son honneur et a donné sa démission de commandant de corps d'armée.

On le plaint généralement de la situation impossible que l'ordre du jour Rameau lui avait faite, et qu'il a reconnue sur le champ.

La mésaventure cruelle de ce soldat estimé prouve qu'il est toujours dangereux de se mêler à une bande de Mandrins politiques. On suit fatalement le sort de la bande !

*Arlequin.* — Dans ce cas, nous l'enverrons par un commissionnaire.

*Pierrot.* — Entendu, de sorte que s'il y a une torgnole à recevoir...

*Arlequin.* — Voilà la pièce, vous pouvez signer.

*Pierrot.* — Il n'y a plus de risque ?

*Arlequin.* — Pas le moindre maintenant, puisque j'ai mis mon paraphe. A ton tour Cassandre.

*Cassandre.* — Vrai, cela ne me compromettra pas ?

*Pierrot.* — Tu peux nous suivre sans crainte. Nous avons la prudence du serpent.

*Cassandre.* — Voilà ma croix.

*Pierrot.* — Et maintenant qu'on se permette de nous regarder de travers, ah ! capé dé Dieu, je les attends !

*Arlequin.* — Ne crie pas si fort, on pourrait t'entendre.

*Pierrot.* — Sois tranquille, j'ai donné mes ordres. Quand le danger se présente, je fais toujours répondre : Il n'y a personne !

Si le général Berthaud conserve toutefois des sympathies, il n'en n'est pas de même du sieur Brunet et du sieur Lepelletier, qui conservent — eux — avant tout, leurs sièges de magistrats.

Se démettront-ils, ou faudra-t-il leur faire les cornes ?

— 0 —

Un jour de la semaine dernière, les augures de l'Académie n'ont pu se regarder entre eux, sans... bâiller de stupéfaction.

Ils venaient de décerner le grand prix de poésie au nommé Jules Renard, professeur de littérature à Lausanne, et, renseignements pris sur l'authenticité de l'auteur, il s'est trouvé que le lauréat, qui avait le mieux exprimé en alexandrins les beautés de la science, était un contumax, condamné pour participation aux événements de la Commune.

La palme académique rouvrira très-probablement les portes de la patrie au « noble exilé ! »

En attendant, tous les Veuillotins qui tiennent une plume protestent contre la distinction flatteuse, dont un communard est l'objet. De même qu'ils crient : haro sur la *Marseillaise* ! parce que les Prussiens l'ont jouée en entrant à Versailles ; ils veulent faire excommunier désormais la poésie, vu qu'elle a été profanée par un amant, non pas des Muses, mais du pétrole.

A ce compte là, il faudrait murer aussi les églises et les presbytères, car il en est bon nombre qui ont été profanés réellement !

— 0 —

Trop modeste ! Qui cela ?  
Le maréchal Canrobert, parbleu. Dans une lettre récente, il se compare tout simplement au comte de Moltke.

Demandez aux Alsaciens-Lorrains, si la comparaison est justifiée. Ils vous répondront : Lui, Canrobert, un de Moltke ? Hélas, il se *Moltke* de nous !

## LE COMMERCE NE VA PAS

Eh ! mon Dieu, non, le commerce ne va pas. Les affaires brillent par leur absence, les transactions sont difficiles, les relations peu sûres, tout le monde se plaint : et le négociant qui se promène solitairement dans son comptoir, et l'ouvrier qui se croise les bras devant son métier ou ses outils.

Le commerce ne va pas, mais à qui la faute ?

Les journaux bien pensants ne manquent pas, cela va sans dire, de s'écrier avec une unanimité touchante : c'est la faute à la République.

Le malheur de cette accusation idiote, dont nous avons vingt fois rétorqué la sottise, c'est que si le commerce ne va pas dans la République française, il ne va guère mieux, il va même un peu plus mal dans le royaume d'Angleterre, où les faillites succèdent aux faillites, dans le royaume d'Italie, qui nous inonde de ses ouvriers et même de ses filous, dans l'empire d'Allemagne, où la misère prend des proportions inquiétantes, dans l'empire d'Autriche, dont les finances ne battent que d'une aile, et dans l'empire de Russie, où l'on commence à comprendre que le knout ne fait pas le bonheur.

Nous ne parlons pas, bien entendu, de l'empire Ottoman voué à la banqueroute perpétuelle.

Voilà donc une demi-douzaine de monarchies et d'autocraties selon le cœur des conservateurs résolus, voilà une demi-douzaine d'Etats « bien gouvernés, » dont les sujets ne mangent pas plus de poules au pôt que les électeurs radicaux.

Nous inclinierions même à penser qu'ils en mangent moins, car si l'on dressait un menu comparatif du régime du prolétaire français avec le régime du prolétaire allemand ou russe, il est certain que notre cuisine l'emporterait de beaucoup sur les cuisines étrangères.

Mais, la question n'est pas là. Pour tout homme que n'aveugle pas la passion ou la rancune, il est évident, il est indiscutable que le malaise et le chômage exploités par les adversaires de la République, sont un état général qui atteint à cette heure toutes les nations de la vieille Europe.

Il est non moins évident et non moins indiscutable que cette souffrance ne prendra fin que le jour où les puissances guerrières, mettant résolument leur sabre au fourreau, consentiront enfin à nous laisser la paix, et à garantir une période de tranquillité, qui permette à la confiance publique de renaître, de se consolider et de ne plus redouter de secousses ou de crises.

Le plus vulgaire bon sens, en effet, les

plus simples notions d'économie politique font comprendre que ce n'est pas en maintenant sous les armes quatre ou cinq millions d'hommes qui se regardent en chiens de faïences, que ce n'est pas en épuisant les ressources publiques à acheter des canons et à bâtir des forteresses, que l'on fait marcher les affaires et que l'on travaille à la prospérité générale ?

Comment voulez-vous qu'un pays puisse se livrer à un travail fécond, quand il est écrasé sous les charges militaires, quand il faut chaque matin prêter l'oreille aux coups de fusil qui peuvent se tirer de droite ou de gauche ?

Le régime des casernes est un régime de stérilité et de famine.

Voilà la plaie profonde qui mine l'Europe et la ruine.

Cette chose bête et horrible qui s'appelle la guerre a, non-seulement l'inconvénient désastreux de détruire des milliers d'existences vigoureuses et fécondes, mais elle traîne encore après elle tout un cortège de ruines, de dévastations et de misères.

La Russie et l'Angleterre paient leur guerre d'Orient, comme l'Allemagne paie sa campagne de France. Faut-il s'étonner, dès lors, que nous subissions le contre-coup de ces tueries internationales ?

Faut-il s'étonner que le commerce ne marche pas en France, lorsqu'il trébuche chez tous nos voisins ?

Ce ne sont pas les délégations ouvrières, fort mal inspirées d'ailleurs, ce ne sont pas les criaileries intéressées des feuilles d'autel et de trône, qui modifieront cette situation pénible.

Parbleu, nous le savons, chacun propose son remède :

Celui-ci une application d'Henri V ;  
Celui-là un emplâtre d'orléanisme ;  
Cet autre une saignée bonapartiste. Il y en a même qui vont disant que le retour de Vallès et de Rochefort serait le signal d'une reprise importante.

Pour nous, le mal est plus profond ; il ne s'agit pas seulement d'un cas de pathologie interne, mais bien d'une affection générale qui intéresse, nous le répétons, toutes les nations civilisées du globe.

La plaie du militarisme, la rage des armements, le fardeau des dépenses guerrières, sont autant de charges sous lesquelles les peuples voient succomber leur activité, leur énergie et leur fortune.

Le facétieux Plon-Plon disait jadis avec assez de vérité : On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus.

Nous ajouterons : On peut tout faire avec des sabres, excepté les avaler en guise de biftecks.

## La DESSERTÉ

La *desserte* appartient à la langue verte du monde universitaire.

Quoi ! direz-vous, le monde universitaire a une langue verte !... Mais, c'est le comble de la décadence !

Nous constatons le fait, sans nous inquiéter du chagrin que cela peut faire aux puristes de la langue française.

La *desserte* existe dans le dictionnaire des écoles, au même titre que le « pion », le « bachot », « l'abondance » et autres expressions qui franchissent rarement le mur des lycées et des collèges.

Bien mieux ! Elle a un avantage marqué sur tous les mots, ses comparses, de l'argot universitaire, car elle a droit de cité dans les sphères officielles.

Les recteurs d'académie, les chefs de bureau du ministre de l'instruction publique, le ministre lui-même, parlent de la *desserte* avec autant de respect et de sérieux que des « pensums » et des « retenues ».

Les inspecteurs généraux de l'enseignement secondaire viennent de partir de Paris pour effectuer leur tournée annuelle. Eh bien ! on a inscrit sur leur feuille d'instruction, la mention spéciale que voici : « Prendre bonne note des économistes qui se tirent habilement du miracle de la *desserte*. »

Tout d'abord, on pourrait ne pas être intrigué du miracle dont il est question, et qui a pour officine les casseroles de Dame Université.

Dame Université est modeste ! Elle ne crie pas sur les toits, comme les trafiquants de l'eau de Lourdes et de la Salette, les prodiges qu'elle accomplit dans ses cuisines pour le bien des jeunes générations.

La *desserte* a, nonobstant, piqué notre curiosité au suprême degré.

Quelle mystérieuse élaboration de cuisine pantagruélique ce mot pourrait-il couvrir ? Serait-ce l'art de faire passer dans la soupe les morceaux de pain que les élèves

abandonnent dans les cours et dont les moineaux ne veulent plus ?

Serait-ce l'art de fabriquer des fromages avec du papier mâché ?

Serait-ce l'art, enfin, d'accommoder les restes et d'appliquer à l'hygiène scolaire l'axiome des chimistes : « Rien ne se perd dans la nature » ?

Nous étions à cent lieues du miracle opéré par les thaumaturges de Dame Université.

La *desserte* est tout simplement une dime prélevée sur la ration de pain, de viande et de haricots accordée par les règlements aux élèves pensionnaires. Le prélèvement intelligent de cette dime sert à nourrir à l'école les garçons de cuisine et les valets de chambre qui sont au service des lycées.

Les économistes, habiles dans le miracle de la *desserte*, sont naturellement bien notés et proposés pour l'avancement. Ceux qui font rater le miracle sont presque regardés comme des négligents et des dissipateurs.

La *desserte* cache donc une manœuvre déloyale, un abus d'administration qui s'accomplit mystérieusement dans les établissements de l'Université, au détriment de la santé des élèves et pour la plus grande mystification des pères de famille.

C'est l'histoire de l'avoine enlevée de la crèche des chevaux par les hôteliers roués.

Et l'on encourage officiellement ces virements honteux !

Nous dénonçons l'usage de la *desserte* à M. Jules Ferry qui, très-certainement, en ignore l'existence.

Cette vilaine pratique doit disparaître *ullico*, car elle porte atteinte à des intérêts réels.

Peu importe l'argot que les pontifes universitaires admettent dans leur langage classique !

Ce n'est pas un barbarisme, mais un chantage dont ils se rendent coupables, en spéculant sur l'appétit des enfants.

## Moins de Mensonges, s. v. p. !

Jamais situation politique ne fut plus fertile en mensonges !

A bout d'expédients, les ennemis du gouvernement républicain et de la tranquillité publique se torturent l'esprit pour fabriquer des nouvelles à sensation, dont le but déloyal est d'arrêter l'élan de confiance qui se manifeste partout, depuis le renouvellement du Sénat et de la Présidence.

La presse réactionnaire n'est plus en effet, qu'une officine de cancan et de perfidie. Elle use sans limites et sans vergogne de la liberté qui lui est laissée de critiquer les institutions du pays et de couvrir de dédain les hommes qui leur sont dévoués. C'est un spectacle qui devient honteux.

L'audace est le moindre défaut des entre-faits apocryphes, lancés chaque jour dans la foule. Ils sont pleins d'un venin bilieux, qui atteste une mauvaise foi insigne et une rage de dénigrement implacable.

Cela tourne à la folie, à la démence !

L'infortuné de Bauplan, que son père vient de pourvoir d'un conseil judiciaire pour de nombreux cas d'imbécillité, est à coup sûr, plus maître encore de sa raison que les reporters effrontés, qui passent leur journée à mentir contre la République.

L'insuccès ne les décourage même point. Ils n'ont plus d'autre arme à leur usage que l'intimidation, et il la poussent à tort et à travers, sans s'inquiéter s'ils frappent dans le vide.

Un des mensonges les plus méprisables qui ait été ourdi en dernier lieu dans le camp bonapartiste, est la réception humiliante, dont le major Labordère aurait été l'objet dans son nouveau régiment. A en croire les trompettes de Jéricho, ce brave soldat que M. de Rochebouët trouva trop honnête pour lui conserver son épée, était tenu en quarantaine par ses camarades de garnison. La conséquence qu'on voulait tirer de ce fait était manifeste : « L'armée n'aime pas la République !... L'armée redemande les aigles impériales !... »

Ce n'est pas sans une légitime réserve que nous avons reproduit cet odieux racontar. Il nous était pénible de croire qu'il y eût quelque part un régiment assez peu libéral, assez peu conscient du véritable honneur, pour ne pas respecter dans ses convictions et dans sa loyauté un officier dévoué à son pays. Bien nous en a pris. La presse réactionnaire avait menti, en propageant le bruit de cette brimade d'un nouveau genre.

Notons que les novellistes bien pensants qui se sont fait un malin plaisir de donner du retentissement à la mésaventure du major Labordère, n'ont eu aucun souci de démentir leur récit calomnieux, lorsqu'il a été avéré que l'honorable officier, réintégré dans son grade, n'avait pas même encore rejoint le 44<sup>e</sup> de ligne où il a été incorporé. L'incident avait produit une heureuse émotion chez les affidés du parti conservateur ; qu'importent les droits de la justice et de la vulgaire honnêteté ?..

Mentir avec aplomb et en toute circonstance, alarmer l'opinion publique, semer la zizanie dans l'armée, ne reculer devant aucune diffamation pour faire croire que la République n'a ni appui, ni sympathie, tel est donc le rôle ou pataugent aujourd'hui les vaincus désorientés du 14 octobre et du 5 janvier.

Ils ont montré un gros bout de l'oreille dans ce rôle, en se gaudissant bruyamment de la prétendue défaveur du major Labordère. Celui-ci pourrait bien leur demander une juste réparation du camouflet imaginaire imputé à son nom, mais il a trop de fierté d'âme, pour ne pas fouler aux pieds des attaques lâches et impuissantes, qui tournent à la confusion de ses calomnieux.

Encore une malice avortée !  
Encore un fiasco de la tactique cléricalo-marchiste !

MM. les tirailleurs de la réaction, renoncez à des armes qui éclatent entre vos mains !

Un peu moins de mensonges, s. v. p. !

## THÉÂTRES

**Grand-Théâtre.** — En reportant nos souvenirs trois années en arrière, lors de sa première visite à Lyon, nous revoyons encore M. Faure entrant au deuxième acte de la *Favorite*, au milieu du silence glacial de la salle. Avant de se livrer à l'enthousiasme, nos concitoyens n'étaient point fâchés d'apprécier eux-mêmes si la réputation européenne de ce grand chanteur ne se trouvait pas légèrement usurpée.

Mais, dès le premier morceau, le public tomba sous le charme et la suite des représentations ne fut qu'une longue et continuelle ovation.

Cette fois, la glace n'avait nul besoin d'être rompue. M. Faure se produisit samedi devant un auditoire sympathique, heureux de lui témoigner par ses applaudissements le plaisir éprouvé jadis et celui qu'il se promettait aujourd'hui.

Cette attente, il va sans dire, ne pouvait être déçue. Tel le célèbre artiste s'était montré, tel nous le retrouvons. L'organe a, peut-être, perdu — retranchons, à la rigueur, le peut-être — quelque peu de son ampleur et de sa force, mais il a conservé son homogénéité, son étendue, sa sûreté, son timbre harmonieux et pur. Le talent, ce immense talent devant lequel la critique reste désarmée, est demeuré le même. Il semblerait presque encore grand, surtout dans *Hamlet*, si ce sentiment n'était pas plutôt le résultat de l'impression profonde, inouïe, que l'incomparable création de ce rôle jette dans l'esprit du spectateur.

A notre avis, M. Faure ne se surpasse jamais. D'autres ont leurs bons et leurs mauvais jours, sont plus ou moins heureusement disposés, suivant la lune ou l'état de leurs nerfs. M. Faure est toujours égal à lui-même, à d'imperceptibles nuances près. La perfection qu'il a atteinte au point de vue du chant, du jeu, de l'expression, du charme, il l'a acquise par le travail et l'étude. Ce n'est ni la passion qui l'excite, ni l'élan qui l'entraîne. Absolument, complètement maître de lui-même et de sa voix, il ne laisse rien à l'imprévu du moment ; pas une phrase, pas une mesure, pas une note, ni la moindre intonation ne sortent de ses lèvres, pas un geste, pas un mouvement n'agitent son corps, qui ne soient calculés, combinés, voulus.

Ces accents pénétrants ou gouailleurs, l'expression tour à tour tendre, puissante ou terrible de ce sentiment dramatique qui empêche l'auditeur, ce jeu trivial et distingué à la fois, sont les produits d'une intelligence merveilleuse, unie à un prodigieux travail de conception et d'adaptation. Et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer chez lui du chanteur, du comédien ou du tragédien.

Sous les diverses faces où il nous montre les personnages qu'il interprète, nous voyons, nous sentons, nous saisissons la pensée du poète ou du musicien qui les a créés, et nous serions même peu surpris que parfois il fût allé au delà de cette pensée des créateurs, et que la richesse de son imagination eût complété les héros de leurs opéras.

A ce point de vue, on a pu discuter M. Faure dans *Faust*. Sa composition de Méphistophélès peut être diversement appréciée. Gœthe et Gounod ont-ils compris un démon aussi avenant, aussi gentil-homme, aussi bon diable ? N'exagère-t-il pas le côté comique, si l'on peut s'exprimer ainsi, au détriment de la partie dramatique ?

Eh bien ! qu'importe si cette interprétation, en dehors des conventions admises, nous révèle un Méphisto inconnu pour nous et que nul ne sera assez osé pour reproduire après lui.

Pour *Hamlet*, ce sombre héros de Shakspeare, M. Faure est, autant qu'Ambroise Thomas, le créateur du triste amant d'Ophélie, et personne ne tentera de jouer ce rôle difficile, exigeant, pénible, et — disons le mot, ennuyeux — avec des différences de compositions appréciables.

Les meilleurs ont tâché de le suivre pas à pas ; d'imiter ses procédés et son jeu, mais il n'a encore rencontré et ne rencontrera pas son égal.

A côté de M. Faure, dont il est superflu de mentionner le succès et de compter les rappels, quelques-uns des sujets de notre troupe ont recueilli leur part de bravos. Dans *Faust*, on a vivement et justement applaudi M. Stéphane, très en voix depuis quelque temps, qui a chanté avec beaucoup de charme et de style ; M. Delrat, très-soigné dans le rôle de Valentin et M<sup>lle</sup> Arnaud, en dépit de la froideur et de la mollesse d'expression qui sont ses péchés mignons.

La représentation d'*Hamlet* fut peut-être moins heureuse. Sauf M<sup>me</sup> Legénel qui s'est tirée à son honneur du personnage de la reine Gertrude, il y aurait bien à dire touchant MM. Echetto, Degrave et Vitaux, tout juste convenables.

Quant à M<sup>lle</sup> d'Erville, à notre avis, les bravos qu'on ne lui a guère ménagés et les compliments de ses amis lui rendent un déplorable service. Fort heureusement douée sous le rapport de la voix, elle a tant à apprendre ou presque tout, du côté du chant pour acquérir la correction et le style. Ses vocalises sont lourdes, ses attaques peu sûres, très-souvent en dehors du ton, et l'art des nuances lui échappe complètement. C'est dommage, mais la vérité est que les Ophélie's ayant précédé ici ont tenu le rôle avec un autre talent et une autorité bien supérieure. Si nous sommes sévère à l'égard de M<sup>lle</sup> d'Erville, sans cesser d'être juste, c'est qu'elle peut et doit arriver à mieux qu'à représenter des princesses de grand opéra.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable, A. ALRICY.

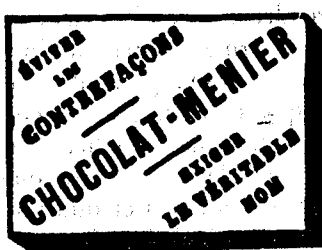
Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, succ.

**SAGE-FEMME**

Maison d'Accouchement  
**TENUE PAR M<sup>lle</sup> JEANNIN**  
 5, rue de la Platière, Lyon  
 PENSIONNAIRES  
 Soins les plus assidus. Discretion assurée  
 PRIX MODÉRÉS  
 Se charge de placer les enfants.

Service des ordonnances. — Pharmacie  
 CORNET, gare St-Paul, Lyon. — Préparation rapide et soignée. Les ordonnances sont expédiées pour Lyon et le dehors dans les deux heures qui suivent la réception. Envoi immédiat des médicaments urgents.

**MAISON D'ACCOUCHEMENT**  
 Soins **M<sup>me</sup> DUPORT** Discretion  
 TIENT DES PENSIONNAIRES  
 Lyon, 31, rue Centrale (Ecrire franco)



Phthisie, Toux opiniâtres, bronchites,  
 (Voir aux Annonces Capsules DARTOIS)

**LE PETIT JOURNAL**  
 a commencé  
**Les Etrangleurs**  
 (Dernier Mystère Parisien)  
 Par Adolphe BELOT

Articles de Luxe et de Fantaisie

**MON CASSET**  
 Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON)  
**MAROQUINERIE**  
 Bijouterie. — Tabletterie  
 Sacs gibecières, Necessaires garnis  
 Ébénisterie artistique  
 Porte-Bonquets, Passe-Partout  
 Chapelles, Petits Bronzes  
 Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie  
 Caves à Liqueurs  
 Porte-Cigares en Cuir de Russie

**ANÉMIE, CHLOROSE, MANQUE D'APPÉTIT**  
 Mauvaises Digestions, Convalescences prolongées.  
**VIN BERTRAND**  
 Le Tonique par excellence  
**A BASES DE QUININA & D'EXTRAIT DE MALT**  
 COMBINÉS AUX  
 principes aromatiques du café, du cacao, de la vanille et de l'écorce d'orange  
 Le seul apéritif, le seul fortifiant, le seul fébrifuge, le seul reconstituant des forces épuisées, soit par le travail, soit par la maladie, soit par toutes autres causes débilitantes, dissimulant parfaitement, sous un goût exquis, la saveur amère de la substance médicamenteuse qui en fait la base principale et en conservant ses principes actifs, le seul enfin justifiant cette maxime d'Horace :  
*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*  
 Celui-là atteint la perfection qui sait joindre l'utile à l'agréable.  
**ENTREPOT GÉNÉRAL CHEZ L'INVENTEUR**  
 Pharmacie des Archers, rue Confort, 12, Lyon  
 DÉPOT DANS TOUTES LES PHARMACIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER  
 PRIX : 5 FRANCS  
 Pour éviter les contrefaçons, exiger la signature : LÉON BERTRAND  
 Expédition franco à partir de 6 bouteilles.

**AU LABOUREUR**  
 Maison recommandée pour la bonne fabrication des  
**CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS**

**BON MARCHÉ**  
**ÉLÉGANCE**  
 ET  
**SOLIDITÉ**  
 Hommes 12 fr  
 Femmes 8 fr  
 Dépôt de la chaussure Pinet  
 Maison CASSET, rue de la République, 32 (ex-rue de Lyon)

**CAPSULES DARTOIS**  
 A LA CRÉOSOTE DE HÊTRE  
 Seul remède spécial contre la **PHTHISIE** et les **TOUX OPINIÂTES** qu'il améliore rapidement. — Guérison prompte et assurée dans tous les cas de **BRONCHITES CHRONIQUES, CATARRHE, ENGORGEMENT PULMONAIRE, ASTHME HUMIDE**. — Les Capsules Dartois, de la grosseur d'une pilule ordinaire, n'ont aucun goût et sont prises sans difficulté. — Les malades qui ont tout employé sans succès peuvent facilement se convaincre de leur efficacité, car un seul flacon suffit.  
 3 fr. dans les Pharmacies. — Expédition et brochure franco. — 97, rue de Rennes, Paris.

**ÉPILEPSIE** **CRISES NERVEUSES, HYSTERIE**  
 Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises.  
 Dr RIVALLS, 107, rue de Rennes, PARIS ou par correspondance.

**TOPIQUE BERTRAND AINÉ**  
 Le seul ayant été breveté et dont la vente a été permise par arrêté de la cour de Cassation du 8 Juillet 1854. (Quarante ans de succès). — Infaillible contre les douleurs rhumatismales, les neuralgies, sciaticques, congestions cérébrales, ophthalmies, douleurs de reins, fluxions de poitrine, pleurésie, toux rebelles, etc. — Peu de maladies ne recevoient un soulagement immédiat par son application. — Prix, suivant grandeur, de 50 c. à 3 fr. — Se vend à Lyon, chez l'inventeur, pl. Bellecour, 21. Pour les douleurs anciennes et rebelles, les maladies provenant d'un vice du sang, faire usage de l'Extrait-Sudorifique-Rodé. — Se trouve dans toutes les pharmacies. — Franco par timbres ou mandats. — AVIS. Se méfier des Imitations, exiger comme garantie la signature BERTRAND aîné et l'insigne-ci-contre.

**2<sup>fr</sup> MONTRE SOLAIRE** Dernière nouveauté scientifique d'Amérique, donnant l'heure comme un chronomètre; qual. supérieure donnant l'heure en même temps de tous les pays du monde, 3 fr. franco contre timbres ou mandat (Prospectus franco) G. Smith, 5, rue du 29-Juillet, Paris.

**DÉPURATIF DU SANG**  
 Le Sirop concentré de Salsepareille QUET aîné guérit toutes les **Maladies contagieuses**: Darives, Syphilis, Ulcères, Gonorrhées, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Douleurs, Goutte, Rhumatismes, toutes les Acrotés des humeurs, vices du sang, etc. Ce médicament agit en toute saison et dispense de tisanes.  
 S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUET, rue de la Préfecture, 5.  
 Même pharmacie : Pommade souveraine pour les yeux, Prix : 2 fr. — Liqueur infaillible contre les maux de dents, Prix : 2 francs.

**ABONNEMENTS**  
 sans frais  
**A TOUS LES JOURNAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS**  
 14, rue Confort, à l'entresol  
 LYON  
**LE GUIDE DE L'ÉTRANGER A LYON**  
 Vente à l'Agence de Publicité, 14, rue Confort, Lyon et chez tous les Libraires

**CHAPELLERIE**  
 Maison RIVIER Sœurs  
 Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80. LYON  
 Cette Maison a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'à l'occasion de la saison d'hiver, elle vient de recevoir des assortiments variés d'articles de tous genres, dans d'excellentes conditions. Comme par le passé, ses achats lui permettent de vendre à des prix qu'il est impossible de trouver ailleurs, de la marchandise fraîche et à la dernière mode.  
 PRIX FIXES INVARIABLES MARQUÉS EN CHIFFRES CONNUS

**Asperges, Vignes, Figuiers et Fraisiers d'Argenteuil**  
 Les Asperges Louis LHERAULT ont obtenu  
**Le GRAND PRIX à l'Exposition universelle de 1878**  
 Pour leur qualité, rendement, volume, beauté, précocité, rusticité, etc. Pour avoir du plant de ces asperges, s'adresser directement et exclusivement à  
**Louis LHERAULT**  
 Horticulteur-cultivateur, 29, rue des Ouches à Argenteuil (Seine-et-Oise).

Seul lauréat des Médailles d'honneur qui ont été décernées à des légumes si réputés aux grandes Expositions internationales européennes.  
 Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878 pour mes cultures de Figuiers d'Argenteuil.  
 Grande collection de Vignes de cuve et de table, et de Fraisiers pleine terre et pour culture forcée, comprenant les variétés les plus nouvelles et les plus renommées.  
 Vigne Gamay noir d'Argenteuil, la plus rustique, la plus productive et la plus cultivée pour la fabrication du vin.  
 L'époque la plus convenable pour les plantations est pour les Asperges de janvier à fin avril; pour les Figuiers, Vignes et Fraisiers: depuis fin octobre jusqu'à avril.  
 Envoi franco du Catalogue sur demande affranchie.  
 CHEZ L'AUTEUR: Instructions générales sur la culture des Asperges d'Argenteuil, par Louis LHERAULT, 2<sup>e</sup> édition. — Prix: 1 fr.  
 Culture du Figuiers d'Argenteuil, par le même, 2<sup>e</sup> édition. — Prix: 1 fr.

**PÂTE & SIROP D'ESCARGOTS**  
 De MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT  
 La Pâte et le Sirop de MURE guérissent sûrement les irritations de poitrine, rhumes, catarrhes aigus ou chroniques, asthme, coqueluche.  
 Prix de la Pâte: 1 fr. la boîte. — Prix du Sirop: 2 fr. le flacon.  
 Dépôt dans toutes les bonnes pharmacies. — Refuser les contrefaçons.

**AUX MÉDAILLES**  
 Rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76, Lyon  
 MAGASINS DE CHAUSSURES les plus vastes de France  
**J.-C. SIMIAN** Fabricant  
**PRIX-FIXE**  
 Assortiments immenses pour Hommes, Dames & Enfants  
 Succursale à St-Etienne, rue St-Louis, 12, près l'église

**FARINE MEXICAINE**  
 C'est un fait acquis à la science aujourd'hui, que toutes les maladies de poitrine sont guérissables par l'emploi de la Farine Mexicaine du docteur Benito del Rio de Mexico. Cet aliment est non-seulement le plus sûr, mais encore le plus agréable remède pour guérir: les maladies de poitrine, bronchites, catarrhes, maladies du larynx, phthisie pulmonaire tuberculeuse, maladies consomptives, vieux rhumes, anémies et épuisement prématuré.  
 S'emploie pour la nourriture des vieillards, des convalescents et des jeunes enfants. Dix ans de succès et 100.000 Malades guéris: le plus souvent alors qu'on les croyait perdus sans ressource, prouvent qu'on ne doit jamais désespérer.  
 La Farine Mexicaine se trouve à Tarare (Rhône), chez le propagateur M. R. Barlerin, pharmacien-chimiste, Lyon, pharm. Farley, 114, quai Pierre-Scize, et dans toutes les principales pharmacies, herboseries, drogueries et épicerie de Lyon et de France.  
 Mêmes maisons: Café Barlerin hygiénique de santé stomacique et fortifiant; en boîtes de 500 grammes. Prix 3 francs.

**ÉLIXIRS PUY N°1 ET N°2**  
 Les Elixirs n° 1 et n° 2 sont des préservatifs puissants contre la peste, maladies contagieuses, épidémies et autres, comme ils sont pour les **rhumatismes**, les acrotés du sang, maladies secrètes et affections vireuses, qui disparaissent par leurs principes détersifs et désobstruants, chassent et éliminent du torrent de la circulation toutes espèces d'acrotés des humeurs, qui sont l'origine de la plupart de nos maladies.  
**L'Elixir n° 1**, pour les enfants, les personnes frêles, maladies de poitrine, d'estomac, maladies chroniques, etc. **n° 2**, comme il est dit plus haut. Ces Elixirs sont hygiéniques, fortifiants, donnent du timbre à la voix, dégagent l'ouïe, éclaircissent le teint et la vue, donnent une nouvelle vie à tous ceux qui en font usage.  
 Chez Puy, seul inventeur. Laboratoire, rue Neuve-des-Charpennes, 41 (près Lyon).

**LAVAGE DE TÊTE AU PANAMA**  
 Séchage instantané, Coupe de cheveux microscopiques. Teintures brune, noire ou blonde. — Salon d'application et de consultation. — Discretion assurée. — ROCHON, breveté, cinq fois médaillé aux expositions de Vienne, Lyon et Paris. RUE GRENETTE, 34, Lyon.

Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thomassin, 8.  
**NÉURALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE**  
 Guérison rapide et sûre par la **Poudre Antinéuralgique de G. Langlade**

**PLUS DE RIUME DE CERVEAU**  
 Guérison en 24 heures par la **POUDRE EGALON**  
 0 fr. 75 c. — Dans les Pharmacies

**AUX ASTHMATIQUES**  
 16 ans de succès et des cures si nombreuses qu'elles ne se comptent plus, prouvent que le traitement de M. Aubrée, médecin-pharm. à Ferté-Vidame (Eure-et-Loire), est sans rival contre l'asthme, la toux, l'oppression, la bronchite, le catarrhe; il est à la portée de tous. Consultations par correspondance, renseignements gratuits.

**Compagnie Générale d'Affichage**  
 V. Fournier, Direct., 14, rue Confort

**INJECTIONS**  
 GUÉRISON PROMPTE ET RADICALE DES ÉCOULEMENTS PRÉNÉPHRITIQUES, URÉTHRIENS, PLUS INVALES ET PERTES BLANCHES PAR L'INJECTION  
 50 Rue de la République  
 66 P. ROBES  
 18 Place Maréchal  
 ST-ETIENNE  
 Dépôt: Pharmacie des Célestins et toutes les Pharmacies.

**AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER**  
 Insertions dans tous les journaux français et étrangers  
 14, Rue Confort, 14. — LYON

**VÉRITABLE TOILE SOUVERAINE**  
 Contre DOULEURS rhumatismales, PLAIES et BLESSURES  
 préparée par VERRIÈRE, pharm. à Lyon  
 Rue St-Côme, 8, à FOURS BLANC  
 Prix 6 fr. le mètre (fr) contre mandat-poste. Exig. sur la toile le cachet Verrière. Dép. d. toutes les pharm.

**Compagnie générale D'AFFICHAGE**  
 V. FOURNIER, Directeur  
 14, Rue Confort, 14 — LYON